

Histoire d'un livre

Mémoire résistante

Claude Barbier prend à rebours les lectures usuelles pour contester que le maquis des Glières ait été, en mars 1944, le lieu d'une bataille héroïque

ANDRÉ LOEZ

François Hollande se rendra-t-il aux Glières dans quelques semaines, pour le soixante-dixième anniversaire du maquis et de sa répression ? La question est d'abord politique, tant ce lieu central pour la mémoire de la Résistance avait été investi par son prédécesseur. Deux jours avant le second tour de l'élection présidentielle de 2007, le candidat Sarkozy venait sur ce plateau de Haute-Savoie pour rendre hommage aux maquisards comme à « l'identité nationale française », et annoncer qu'il en ferait un lieu de pèlerinage annuel durant son quinquennat. Cette façon de se servir de l'Histoire allait susciter de vives oppositions, notamment chez d'anciens résistants. Aujourd'hui, c'est la nature même de leurs combats qui est mise en question par l'ouvrage de Claude Barbier, *Le Maquis de Glières. Mythe et réalité*.

En apparence, l'histoire des Glières suit une trame événementielle simple. Plusieurs centaines de résistants se regroupent début 1944 sur ce haut plateau enneigé, notamment dans l'espoir de recevoir des parachutages d'armes. Cernés par les forces de l'ordre de Vichy puis les troupes allemandes, les maquisards résistent héroïquement à l'assaut donné le 26 mars, avant de

décider l'évacuation du plateau à la nuit tombée. Certains parviennent à traverser les barrages formés par les Allemands ou la Milice, mais plus d'une centaine sont abattus, exécutés après leur arrestation ou morts en déportation.

Dès 1944, le général de Gaulle s'était recueilli devant leurs sépultures au cimetière de Morette, imité en 1994 par François Mitterrand, bien avant Nicolas Sarkozy. Et en 1973, André Malraux, évoquant leurs combats « dans la clarté terrible de la neige », inaugurerait l'immense monument de béton du sculpteur Emile Gilioli, qu'une souscription lancée par l'Association des rescapés des Glières avait permis de réaliser. Le puissant ancrage local de cette mémoire est également attesté par le drapeau et la devise – « Vivre libre ou mourir » – du 27^e bataillon de chasseurs alpins, qui avait fourni certains de ses cadres au maquis.

C'est là que Claude Barbier est incorporé en 1987, après une maîtrise d'histoire. Et c'est là que ses premières trouvailles documentaires sur le maquis l'éloignent du récit héroïque ; sa démarche est alors froidement accueillie dans une région où le souvenir des hauts faits reste vif. C'est en partie ce qui le décide à entreprendre une thèse sous la direction du spécialis-

te de l'histoire de la Résistance Olivier Wieviorka, vingt ans plus tard, à l'heure aussi où certaines sources sont devenues accessibles. L'ouvrage qui en est issu frappe, dès son titre, par la volonté de prendre à rebours les lectures usuelles : il est question de Glières, et non des Glières, le singulier correspondant à un « usage local immémorial ». Ce sera la seule concession aux mémoires du lieu.

Le travail est avant tout fondé sur une exploitation des archives, françaises, britanniques et allemandes, qui l'amène à raconter autrement les événements du 26 mars 1944 : il n'y a pas eu « *attaque d'envergure* » des Allemands aux Glières, tout juste une « *reconnaissance offensive* », suivie du repli des résistants. Ce que Malraux et d'autres avaient célébré comme la « *première bataille de la Résistance* » n'a, littéralement, « *pas eu lieu* ».

Décalage

Un tel propos s'inscrit dans les reconfigurations plus larges de l'histoire de la Résistance depuis deux décennies, qui voit bon nombre de ses récits contestés pièces en main par des historiens. Le moment le plus marquant de cette évolution fut, sans contester, la table ronde organisée en 1997 par le journal *Libération* au cours de

laquelle des historiens comme Henry Rousso ou Jean-Pierre Azéma entendaient placer les époux Aubrac devant leurs contradictions – dispositif vivement critiqué par d'autres chercheurs. Claude Barbier vise, lui, les exagérations autour de « *la supposée bataille* ». En soi, la démarche n'a rien d'illégitime, même si elle demande une grande prudence dans l'administration de la preuve. Ici, elle n'emporte pas entièrement la conviction, pour plusieurs raisons.

On doit d'abord remarquer la place restreinte faite dans le livre – suivant en cela une tendance déplorable dans l'édition d'histoire – à la présentation critique des sources et témoignages oraux, ces derniers étant écartés du récit sans justification explicite. Ensuite, on ne peut qu'être frappé du décalage entre le vocabulaire employé pour démystifier les Glières (« *gangue mémorielle* », « *manipulations et mensonges* ») et l'ampleur finalement relative des retouches apportées au récit des événements. En

effet, il y a plus de vingt ans qu'une enquête d'Alain Dalotel (*Le Maquis des Glières*, Plon, 1992) mettait fin aux bilans fantaisistes ou aux récits exagérés, en pointant les contradictions de certains témoignages. Il concluait déjà à une attaque allemande bien plus brève qu'on ne l'avait dit dans l'après-midi du 26 mars, après toutefois une première tentative de la Milice au col de l'Enclave, repoussée par les armes. Cette dernière est mentionnée en une ligne dans l'ouvrage de Claude Barbier, dont la vision des faits restitue davantage l'organigramme des assaillants que les expériences des maquisards visés par des tirs d'artillerie et des bombardements aériens – car, même sans l'étiquette de « bataille », on s'est battu aux Glières. Il est dommage, enfin, que les thèses contraires ne soient pas précisément discutées. La volonté de rupture historiographique d'un livre souvent intéressant s'en trouve dès lors affaiblie. ■

Extrait

« Car les seules pertes infligées par les soldats allemands au maquis à la date du 26 mars (hors attaques aériennes) s'établissent à deux tués et un blessé. Ce furent les mesures de répression, hors combat, qui provoquèrent l'essentiel des pertes maquisardes. Glières n'a donc pas tant été une opération militaire qu'une affaire de représailles, policières au demeurant.

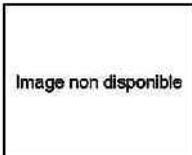
Les résistants enterrés à Morette ou ailleurs furent pour l'essentiel fusillés après avoir été arrêtés en redescendant dans la vallée. Ce constat n'altère en rien leur engagement, mais amène à requalifier les causes de leur mort, qui se produisit alors qu'ils étaient prisonniers. »

LE MAQUIS DE GLIÈRES.
 MYTHE ET RÉALITÉ, PAGE 296



*André Malraux
sur le plateau des Glières
en septembre 1973.*
ASSOCIATION DES GLIÈRES

Un plateau cerné



LEMAQUIS de Glières. Mythe et réalité se présente sous la forme classique d'un récit chronologique. Il débute par une contextualisation générale des événements de 1943-1944, qui

souligne, après d'autres, l'importance de l'instauration du Service du travail obligatoire (STO) en février 1943 dans la multiplication du nombre de « réfractaires », dont certains rejoindront les maquis.

L'origine exacte de celui des Glières reste discutée, l'auteur insistant ici sur

le rôle des services de la France libre, et de son peu fiable agent Jean Rosenthal, dont les promesses de parachutages d'armes, voire de troupes, ont pu faciliter le regroupement des résistants sur le plateau au début de 1944. Commence alors une « drôle de guerre » entre ces derniers et les forces de l'ordre vichystes, lesquelles hésitent à réprimer trop violemment ces patriotes fortement soutenus par la population locale.

Après un mois environ d'ententes tacites et de pourparlers plus ou moins aboutis, la Milice puis les Allemands prennent les choses en main et cernent le plateau, où les officiers Théodose « Tom » Morel puis Maurice Anjot tentent d'instruire militairement, dans des

conditions très précaires, les quelque cinq cents jeunes maquisards. Tout en révisant l'ampleur des affrontements effectifs le 26 mars 1944, l'auteur évoque avec précision la répression des semaines qui suivirent, non sans s'intéresser également au sort, à la Libération, des miliciens ou policiers « dans le camp opposé ».

Un dernier chapitre analyse les mémoires de l'événement, puissamment modelées par les éloges des maquisards que Maurice Schumann prononça en 1944 à la BBC. ■

LE MAQUIS DE GLIÈRES. MYTHE ET RÉALITÉ, de Claude Barbier,
Perrin 480 p., 24,50 €